

Parents & enfants

« Au moment où l'on est confronté à sa finitude, le besoin de transmettre se fait plus prégnant. »

SOPHIE THIBORD-GAVA,
BIOGRAPHE FAMILIALE

ENQUÊTE Au couchant de leur vie, beaucoup de personnes décident d'écrire leur biographie. Un moyen d'ancrer les générations futures dans l'histoire familiale et de transmettre ses valeurs

Quand les aïeux lèguent l'histoire de leur vie



JULIEN MARGRE/PETITREKANS

Plonger dans de vieux albums de photos, ressortir les lettres rangées dans la commode... Voici de quoi amorcer une relation complexe avec son biographe en vue de la rédaction de ses mémoires.

Il a trimé toute sa vie. Dernier d'une fratrie de neuf enfants, il a grandi dans des baraquements d'après-guerre et un inconfort total. Pour lui, les Trente Glorieuses n'ont rien eu de glorieux, juste une lutte quotidienne « pour remplir les assiettes ». Mais Robert a assouvi son rêve : offrir à sa femme une vraie maison, avec des marches.

Parvenu à un âge honorable, cet ouvrier lillois a voulu laisser une trace. Raconter sa vie à ses enfants et petits-enfants, pour leur montrer qu'avec du courage, on peut s'en sortir. Une existence humble, tissée quotidiennement à la force du poignet. « Une vie n'est jamais banale, confie sa biographe. Elle n'est pas forcément romanesque, mais n'est pas pour autant inintéressante. La coucher sur le papier permet de ne pas tomber dans l'oubli. »

Nantis ou gens de peu, ils sont nombreux à se lancer dans l'écriture, une fois arrivés au couchant de leur vie. Épaulés par un biographe, ils plongent dans les vieux albums de photos, ressortent les lettres rangées dans la commode du salon et entreprennent la rédaction de leurs mémoires. Une façon de relire sept ou huit décennies d'existence, faites de petits bonheurs et de malheurs parfois. Une vie de couple bâtie dans la durée, une carrière plus ou moins prenante, les enfants qui grandissent et s'envolent à leur tour...

À l'heure où les familles s'effiloquent, autour d'eux, les grands-parents retiennent à leur manière ce bonheur qu'ils ont construit, en le mettant noir sur blanc. Une oasis de stabilité imprimée sur papier glacé. Après leur départ subsistera cette trace d'une vie familiale bien remplie, façonnée par des valeurs ancrées profondément. Un héritage de

papier à l'usage des générations suivantes.

« Ce besoin est vraiment universel, remarque Sophie Thibord-Gava, biographe familiale à Troyes. Il touche les catégories socioprofessionnelles les plus diverses. Les personnes très modestes, qui ont consigné pendant toute leur vie le moindre petit fait dans des cahiers à spirale, en glissant quelques cartes postales entre les pages, comme les grands bourgeois, désireux de retracer une vie riche en responsabilités et relations, tous ont cette volonté de témoigner et de se raconter. Au moment où l'on est confronté à sa finitude, le besoin de transmettre se fait plus prégnant. Les gens me disent souvent : "Je ne veux pas que tout disparaisse avec moi." »

Le récit de vie peut être un moyen de dire sa propre vérité sur des événements historiques. Un résistant de la première heure peut être tenté de raconter com-

ment s'est déroulée la guerre dans son village, et de relater ce qu'il sait de cette période troublée. « L'histoire a parfois mis les personnes dans des situations complexes, poursuit la biographe. À la fin de leur vie, ils ont le souci d'expliquer, afin qu'on ne fasse pas la mauvaise interprétation. » Une œuvre de mémoire.

Parfois, ce sont des non-dits familiaux qui laissent un sentiment de malaise, des souffrances qui, à force d'être tues, se sont enkystées. Livrer sa part de vérité, c'est alors se libérer d'un poids, et s'assurer que « l'on ne » (Lire la suite page 14.)

REPÈRES

PROFESSION BIOGRAPHE

- Le métier de biographe familial n'est pas réglementé. Aucun diplôme ni qualification ne sont exigés. Le statut d'auto-entrepreneur a favorisé le foisonnement de personnes se présentant comme biographes. Souvent, le bouche-à-oreille permet de faire sa sélection.
- Une complicité avec le biographe est nécessaire pour ce travail assez long.

EXEMPLES DE PRIX

- Là non plus, pas de réglementation. Certains biographes pratiquent un tarif horaire, d'autres un forfait.
- L'étendue du travail varie, selon qu'il s'agit d'une relecture avec de légers remaniements ou d'une véritable rédaction à partir d'un témoignage oral.
- Les tarifs varient de 35 à 50 € de l'heure. Le forfait global pour un ouvrage d'une cinquantaine de pages, tiré à 50 exemplaires, peut aller de 1 200 à 2 500 €. Tout dépend du tirage, de la qualité de l'ouvrage (avec photos et documents d'époque), du nombre de pages, du nombre d'entretiens.

CONTACTS

- Il n'existe pas d'association spécifique regroupant les biographes familiaux. Deux associations comptent cependant parmi leurs adhérents un certain nombre de biographes :
 - Le Groupement des écrivains conseils, association 1901 créée en 2002. Contact : SECGREC@aol.com
 - L'Académie des écrivains publics de France qui propose une courte formation labellisant les écrivains publics. Contact : www.ecrivains-publics.fr

► Quand les aïeux lèguent l'histoire de leur vie

(Suite de la page 13.)

●●● racontera pas n'importe quoi après sa mort ». Une manière de recadrer les choses, définitivement.

« Les biographies suscitent parfois des tensions entre les personnes, certaines préfèrent que l'on taise tel ou tel événement, afin que la famille apparaisse assez lisse pour les générations futures. On édulcore, pour transmettre uniquement ce qui est bon à transmettre. » La démarche n'est pas toujours approuvée par les proches. « Je trouve que notre vie ne regarde pas les autres, s'insurge Annie, 70 ans, dont le mari est entiché de biographie. Cela touche à l'intime, et je vis très mal cet étalage de notre histoire personnelle. »

Paradoxalement, son mari s'est mis à écrire lorsqu'il a perdu la vue. Il s'est raccroché à l'écriture et passe plusieurs heures par jour à consigner les grands moments de son existence, sur un ordinateur équipé de logiciels spéciaux. « Lorsque je me penche sur ma vie, je retrouve la vue », résume-t-il joliment.

Quand la maladie s'invite et prive la personne de toute vie sociale, l'écriture est une manière de dire « je suis toujours là ». Même si elle doit renoncer à ses responsabilités et engagements divers, elle a toujours sa plume pour exister. Retracer dans un ouvrage ce qui a fait sa vie d'antan et ses diverses activités permet de garder une fonction sociale. Une présence symbolique parmi les proches.

Quel que soit le parcours de vie, l'écriture d'une biographie n'est jamais un long fleuve tranquille. C'est un vrai travail

sur soi, une plongée dans l'enfance, avec ses bons souvenirs et ses manques. En revisitant le passé, on redévoit le petit enfant qu'on était, privé trop tôt d'un grand-parent ou d'un parent, émerveillé par son premier jouet et marqué par ses premières punitions... Les images remontent, et avec elles, les émotions.

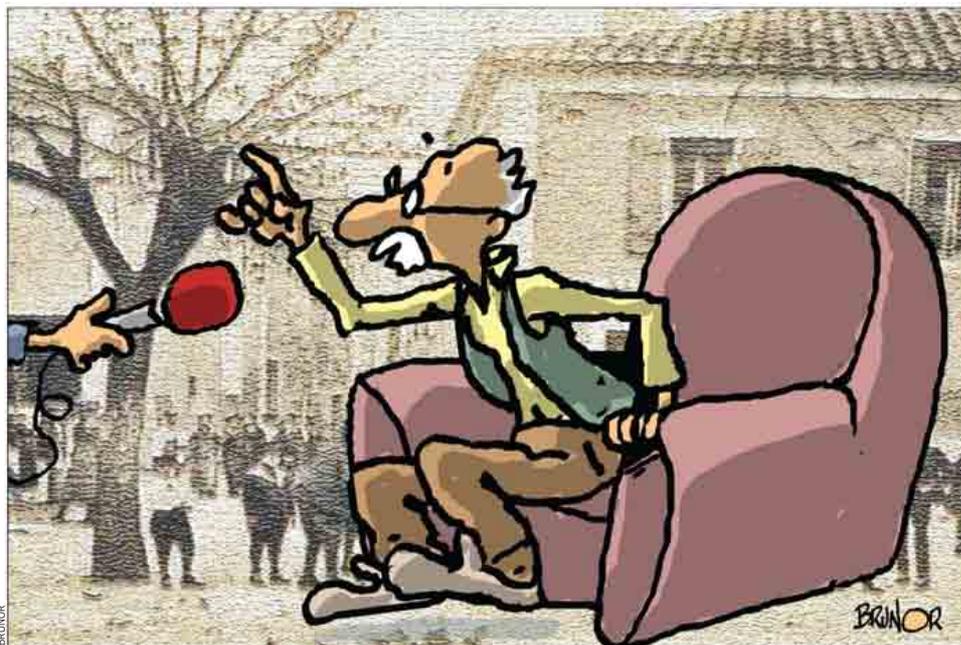
« Livrer ses souvenirs à ses enfants peut être une

belle manière de reprendre la relation, confie Sophie Thibord-Gava. Parfois on a du mal à communiquer, même entre personnes qui s'aiment énormément. Il y a des choses dont on n'ose pas parler. Et puis la vie vous emporte dans un tourbillon d'activités de toutes sortes... En couchant sa vie sur le papier, on prend le temps de se poser et de raconter à ses enfants tout ce que l'on n'a pas dit. L'écrit peut permettre de reprendre la vie, comme une étoffe dont certaines mailles auraient filé... On rapièce les trous. »

Ces confidences peuvent être bouleversantes pour les enfants et petits-enfants qui découvrent une facette qu'ils ne connaissaient pas. Des comportements et des réactions s'éclairent d'un jour nouveau, grâce aux clés contenues dans le récit. « Les personnes s'investissent énormément dans leur récit, confie une biographe. Elles donnent le meilleur d'elles-mêmes. C'est un beau cadeau offert à leurs proches. »

« En couchant sa vie sur le papier, on prend le temps de se poser et de raconter à ses enfants tout ce que l'on n'a pas dit. L'écrit peut permettre de reprendre la vie, comme une étoffe dont certaines mailles auraient filé... On rapièce les trous. »

FLORENCE QUILLÉ



TÉMOIGNAGES Au-delà du récit de vie, la biographie permet de passer le relais des valeurs familiales

« Montrer à mes petits-enfants que dans la vie, tout n'est pas dû »

ROBERT MINET
71 ans, ouvrier à la retraite

« La génération de mes petits-enfants a la vie trop facile. Tout juste si on ne leur a pas payé une voiture à leur sortie de maternité ! Nous, on n'avait qu'un hochet... C'est important de leur raconter notre passé, pour qu'ils sachent ce qu'on a subi.

Je suis né en 1940, dans une famille ouvrière de Lille. Mon père est mort quatre mois avant ma naissance et ma mère a élevé seule les neuf enfants.

Il fallait prendre son courage à deux mains. Pas le temps de faire des études : à 15 ans, j'étais déjà à l'usine pour aider la famille à joindre les deux bouts. J'ai ramé comme tous les jeunes de ma génération. À l'époque, on avait un robinet d'eau froide dans la cour et des glaçons dans la maison. On avait à manger une fois sur deux.

Aujourd'hui, mes petits-enfants ont tout. Je veux leur laisser une leçon de vie, leur montrer qu'avant d'avoir, il faut mériter. Qu'ils n'oublient pas l'importance de l'effort.

Je n'ai pas connu la misère, mais la dureté de la vie... Et cette expérience, je veux la leur raconter, pour qu'ils se mettent en tête ce qu'on a vécu. Je n'ai jamais eu l'occasion de parler de mon enfance à mes enfants. Je travaillais beaucoup, car il fallait remplir les assiettes. Aujourd'hui, je prends le temps de le faire. C'est aussi un moyen de dire ma révolte. Ce que je vois aujourd'hui me met en colère : l'égoïsme, les scandales politiques, l'injustice, le manque de respect pour les personnes âgées... L'écriture me permet de livrer tout cela. »

« Le récit a fait remonter à la surface des souvenirs enfouis »

GÉRALDINE
30 ans

« Pour les 85 ans de ma grand-mère, ses enfants ont décidé de lui offrir le récit de sa vie, et c'est moi qui ai été chargée de l'écrire, étant journaliste à l'époque. J'ai passé de longues plages horaires avec elle, étalées sur plusieurs week-ends, pour remonter le fil de sa vie. J'ai choisi de raconter à la première personne la destinée d'une fille de notables lillois, femme de médecin et mère de neuf enfants. Elle m'a confié pas mal d'anecdotes sur son enfance, son éducation, et son quotidien de mère de famille nombreuse. Nous sommes retournées ensemble sur les lieux de sa jeunesse, dans sa maison, l'église où elle allait, enfant, avec son père. C'était assez émouvant. À certaines périodes du récit, elle dormait moins bien, car les entretiens faisaient remonter à la surface des choses enfouies. Ce récit aborde aussi l'histoire de Lille lors de l'Occupation. La ville a été occupée pendant les deux guerres, et ma grand-mère avait encore des albums photos de cette époque. C'était passionnant. Son père, médecin, s'occupait des blessés.

En tant que petite-fille, je connaissais peu ma grand-mère, car nous avons vécu à l'étranger une grande partie de mon enfance. La rédaction de cet ouvrage nous a beaucoup rapprochées. Il y a une familiarité entre nous qui n'existait pas auparavant. C'était un beau travail d'écriture, un peu comme un journal intime, avec des anecdotes de ses filles...

À la lecture de l'édition finale, ses enfants et petits-enfants ont été assez émus, car ma grand-mère est une femme discrète et elle ne leur avait jamais raconté sa jeunesse. Elle restait un peu en retrait et,

finale, nous connaissions peu sa vie. Je crois que ce récit a été une découverte pour la plupart d'entre nous. »

« J'ai découvert une autre facette de ma grand-mère »

THÉRÈSE
87 ans

« J'avais juste 20 ans lorsqu'un de mes oncles a publié l'histoire de ma grand-mère. J'étais très attachée à elle : tous les mercredis, je venais lui apporter ses livres de bibliothèque et nous avions des discussions littéraires sans fin. Elle s'intéressait à des tas de choses et sa conversation me passionnait. Elle avait beaucoup d'imagination.

La lecture de sa biographie m'a dévoilé un pan de sa vie que j'ignorais complètement. J'ai découvert qu'elle avait été chef d'entreprise : elle dirigeait la brasserie familiale, tout en élevant douze enfants. Une maîtresse femme ! Son mari étant occupé sur l'exploitation agricole, c'est elle qui gérait la maisonnée et l'entreprise. Comme elle était discrète, elle ne s'en était jamais vantée auprès de moi. Sa biographie me révélait aussi toute une époque : les débuts de l'automobile, la religion omniprésente, chacun ayant son directeur de conscience. Un univers totalement inconnu pour moi et que je découvrais au fil des pages. Au niveau familial, cette saga me laissait entrevoir l'enfance de mon père, son adolescence, ses études. J'ai trouvé cette lecture captivante.

Aujourd'hui, j'ai atteint l'âge d'écrire mes mémoires. Mais mon parcours n'est pas aussi original. Je ne suis pas sûre que ma vie mériterait d'être racontée ! »

RECUEILLI PAR F. Q.

ENTRETIEN MARIE-FRANÇOISE BONICEL,
enseignant-chercheur en psychologie sociale à l'université de Troyes (1)

« Les récits de vie donnent une mémoire familiale »

► La biographie écrite par un aimé permet aux générations suivantes de s'inscrire dans une filiation.

D'où vient le besoin d'écrire sa vie ? Marie-Françoise Bonicel : Depuis que l'humanité existe, toutes les générations ont souhaité laisser une trace. C'est un besoin très humain. Que l'on soit des gens modestes ou des personnes ayant côtoyé le pouvoir, nous cherchons tous un moyen de lutter contre l'angoisse de la mort. Écrire, c'est une façon de se raccrocher à la vie. Lorsqu'on couche ses mémoires, c'est que l'on a encore de l'avenir devant soi, même si nous sommes sans illusion sur la durée de cet avenir.

Le besoin d'écrire ses mémoires n'arrive pas n'importe quand. Il intervient souvent lorsque nous devenons grands-parents et que nous nous trouvons face à notre finitude. Pulsée en première ligne, cette génération éprouve le besoin de coucher sur le papier le récit de sa vie.

Parfois ce sont les enfants qui poussent leurs parents à écrire les histoires entendues durant l'enfance, des anecdotes qui les ont excédés par leur répétition ou leur déconnexion par rapport à leur univers, mais prennent un autre relief, une fois qu'eux-mêmes sont devenus adultes.

Ces récits remettent enfants et petits-enfants dans une filiation et les relient à une histoire familiale. Ce besoin n'est pas forcément conscient, mais il est d'autant plus prégnant que la famille a perdu en stabilité. À leur façon, les récits de vie disent une per-

manence. Pour les jeunes générations, ils constituent un lieu de stabilité.

Le récit de vie a-t-il une fonction structurante pour la famille ?

M.-F. B. : Il apporte un fil directeur et un contenant. Le récit révèle une culture, une époque et permet de transmettre les valeurs humaines propres à la famille. Il témoigne du terreau dans lequel ont grandi les grands-parents et qui les a nourris.

La généalogie retrace l'histoire de la famille. Le récit de vie, lui, révèle le contexte, à travers des anecdotes et des témoignages. Il permet de livrer une mémoire familiale.

« L'écriture peut réparer auprès des enfants des choses que l'on n'a pas su faire ou dire. »

C'est particulièrement vrai pour les personnes qui ont connu des drames dans leur jeunesse. Grâce au travail d'écriture, elles trouvent un moyen de raconter enfin ce qui leur est arrivé. À l'époque, leur témoignage n'intéressait pas leurs enfants, qui souhaitaient oublier et ne pas se rattacher à ce passé. Du coup, les victimes se taisaient. Et c'est souvent à la demande de leurs petits-enfants qu'elles entreprennent de raconter leur vie. Le besoin de mémoire saute une génération ; ce sont les plus jeunes qui veulent se reconstruire une histoire. Je l'ai constaté avec les Berbères marocains exilés en France. Leurs enfants étaient surtout occupés à s'insérer. Leurs petits-enfants, aujourd'hui,

éprouvent le besoin de retrouver leurs racines et de renouer avec leur culture familiale.

Le travail d'écriture a-t-il un côté réparateur ?

M.-F. B. : Quand on a vécu des choses difficiles, des hontes ou des drames, l'écriture permet d'amorcer un travail de reconstruction. Les mettre en mots peut aider à se restaurer, à pardonner aussi. Parfois, c'est l'occasion de régler des comptes. Il arrive que l'écriture permette de réparer auprès des enfants des choses que l'on n'a pas su faire ou dire.

En mettant sur papier, on prend de la distance, et l'on sort quelque chose de soi. On met à l'extérieur des souvenirs ou des événements douloureux. Contrairement au journal qui a pour vocation de rester intime, les mémoires sont destinés à être partagés.

Elles peuvent avoir un effet libérateur, mais aussi ravageur ! Des choses qui se disaient à demi-mot, des secrets de famille ou des faits peu glorieux peuvent se trouver étalés au grand jour. Les écrire, c'est les cautionner, et le retentissement est plus fort qu'à travers la parole. La révélation d'enfants illégitimes, de malversations ou de mœurs légères peut être violente pour les membres de la famille. Une fois mis noir sur blanc, ils sont posés. Les mémoires tiennent parfois du testament une manière de dire : « voilà ce que j'ai été dans cette famille, voilà ce à quoi j'ai cru... On laisse un écrit en héritage.

RECUEILLI PAR F. Q.

(1) Auteur de *Entre mémoire et avenir, essai sur la transmission*, aux Éditions du Palio, octobre 2010, 23 €.

TÉMOIGNAGE MANÉE PELON, biographe familiale à Bouvines (Nord)

« Un travail humble, d'accompagnement »

C'est un travail humble qui nécessite une bonne complicité avec la famille. L'éventail de clients est très large : de la grande aristocrate ayant côtoyé des personnes illustres, à l'ouvrier modeste ayant connu une ascension sociale fulgurante, en passant par la personne ayant partagé des moments historiques majeurs... Parfois, l'histoire familiale croise la grande Histoire et le récit de vie prend une allure de récit historique sur trois ou quatre générations.

Il arrive que la biographie soit entamée à la demande des petits-enfants, qui veulent valoriser leur grand-parent. L'écriture de l'ouvrage est alors vécue comme une aventure familiale, un but commun partagé en famille. La chronique alimente les conversations pendant plusieurs mois. Mon travail est plus un rôle d'accompagnement pour mettre en forme la restitution des souvenirs. Le tout se passe dans une ambiance cotonneuse, pleine de douceur. C'est un travail d'écriture chaleureux, autour d'une tasse de thé.

D'autres fois, le travail est plus douloureux, lorsqu'il fait resurgir des souvenirs difficiles. Dans ces cas-là, l'écriture est un peu thérapeutique : un client m'a confié avoir fait des cauchemars pendant toute la durée du récit de sa guerre d'Algérie. Après il s'est senti mieux.

Je ne vérifie rien de ce que me disent les gens. Je prends tout. Même s'ils prennent des libertés avec l'histoire. Je sens bien que parfois, certaines personnes se donnent un beau rôle. Mais ma mission est de les aider à écrire "leur" histoire... Je me mets en retrait, volontairement.

Parfois, lorsqu'il s'agit d'un récit posthume, il arrive que les documents

réserver des trouvailles étonnantes. Des petits-enfants qui s'étaient attelés à écrire l'histoire de leur grand-mère, une femme austère ayant perdu son mari à la guerre, sont tombés sur sa correspondance révélant une tout autre femme : ses lettres classées mois par mois et délicatement enrubannées révélaient une amoureuse qui écrivait des lettres enflammées à son mari, éprise de musique et d'arts. Cette femme s'était fermée après son deuil. Et ses petits-fils ont été très heureux de transmettre une autre image de leur grand-mère. »

RECUEILLI PAR F. Q.

CONTACT : apourinsidire@gmail.com

Le « roman » d'une vie

Manée Pelon est devenue biographe par les hasards de la vie. Elle tombe un jour sur les mémoires de sa grand-mère, écrits au XIX^e siècle, sur des livres de comptes : 800 pages couvertes d'une écriture serrée, sans aucune rature, retraçant la vie de sa famille. Un trésor resté enfoui dans ses archives familiales pendant cinquante ans. Elle décide de les assembler et de les mettre en forme en vue d'une publication. Le début d'une nouvelle carrière de biographe. Aujourd'hui, elle a une soixantaine d'ouvrages à son actif.

MÉTÉO JEUNES

Il veut un téléphone portable



ANNE VAN DER STEGEN/EPHOTO

► De plus en plus de collégiens possèdent un téléphone mobile. Un objet convoité aussi par les plus jeunes.

À 9 ans, William a un téléphone portable et fait rêver ses petits copains. « Tu as vu, maman, il est jeune comme moi et il en a déjà un », lance Gaspard, qui convoite l'objet depuis plusieurs mois. « Il nous demande régulièrement à quel âge il pourra en avoir un, raconte sa mère, Fabienne. Je ne sais pas si nous tiendrons, mais nous n'envisageons pas de le faire avant ses 13 ans. »

Gaspard patientera... à moins que ses parents ne cèdent à la pression : 7,1 % des 6-10 ans disposent d'un mobile en France, contre 26,5 % en moyenne en Europe, selon l'Eurobaromètre 2009, et 74 % des 12-14 ans en sont équipés, d'après une étude du Crédoc publiée en juin 2011. Ces nouveaux usages ne sont pas sans conséquences pour la santé des jeunes utilisateurs. « Des études montrent en effet qu'il vaut mieux prendre des précautions avec les enfants et même les adolescents, dont le cerveau est en plein développement », explique Claude Allard, pédopsychiatre (1).

La prudence s'impose, d'autant que d'autres risques guettent le jeune public. Véritables ordinateurs de poche, les smartphones permettent de filmer, de jouer et, surtout, de surfer sur Internet. « Il s'agit d'une formidable

« Mieux vaut prendre des précautions avec les jeunes, dont le cerveau est en plein développement. »

ouverture sur le monde, observe le spécialiste, mais cela ne va pas sans inconvénients et il est nécessaire d'en avertir l'enfant. » Il faut notamment être vigilant sur les questions du droit à l'image, insiste-t-il : on ne filme pas les personnes de son entourage « dans des situations incongrues ou difficiles » et on ne diffuse surtout pas les vidéos sur les réseaux sociaux sans leur autorisation, « car c'est interdit par la loi ». Comme avec l'ordinateur, les parents doivent mettre leurs enfants en garde contre les dangers d'Internet, en particulier les amis virtuels, « plus ou moins bienveillants », et les sollicitations des sites commerciaux.

À notre avis

Une fois ces considérations à l'esprit, chaque parent décidera du moment opportun pour offrir un téléphone à son enfant. Il y a néanmoins des âges auxquels cet objet est inutile. « À l'école primaire, ce n'est pas nécessaire », confirme Claude Allard. En revanche, cela peut le devenir au collège parce que le préadolescent a déjà une certaine autonomie et une vie sociale plus importante, estime le pédopsychiatre. Il est toutefois préférable de commencer par un téléphone simple - ne serait-ce que pour le protéger des agressions -, avec un accès limité à Internet et un forfait bloqué. Il faut en outre initier le jeune utilisateur aux « règles de civilité »... sans oublier de donner soi-même l'exemple !

PAULA PINTO GOMES

(1) Auteur de *Qu'est-ce qu'il y a à la télé? Aider nos enfants dans leur choix*, Éd. Albin Michel (2005). Il a aussi collaboré à l'élaboration d'un livret sur le bon usage des portables par les adolescents, publié par l'Association française des opérateurs mobiles.

SUR WWW.LA-CROIX.COM :
Retrouvez une interview vidéo de Claude Allard.